



Réception de Boualem Sansal

DISCOURS DE RECEPTION DE BOUALEM SANSAL

À LA SEANCE PUBLIQUE DU 25 AVRIL 2026

Monsieur le secrétaire perpétuel,
Mesdames les académiciennes,
Messieurs les académiciens,
Mesdames et Messieurs les invités,
Je vous salue du fond du cœur.

Je salue tout particulièrement les invités qui nous font l'honneur d'être présents aujourd'hui. Beaucoup sont mes amis. Leur présence donne à cette séance une chaleur singulière et ajoute, pour moi, à l'émotion de ce moment.

Permettez-moi d'exprimer ma profonde gratitude à Monsieur Yves Namur, secrétaire perpétuel de l'Académie. Je n'oublie pas l'accueil si chaleureux qu'il m'a réservé lors de notre premier contact, ni l'attention constante qu'il m'a témoignée depuis.

J'adresse aussi ma reconnaissance à vous tous, chères académiciennes, chers académiciens, qui m'avez fait l'honneur de m'élire parmi vous.

Je tiens à saluer la générosité de ce geste. Cet honneur m'a été accordé dans une période d'épreuve, de doute et de solitude, à un moment où l'avenir paraissait très sombre pour moi. Dans ces circonstances, votre confiance n'était pas seulement une distinction. Elle était un soutien fort. Je dirais même : une main tendue, alors que je m'enfonçais dans les sables mouvants de la justice algérienne. Je ne l'oublierai pas, quelle que soit la suite des événements.

Permettez-moi également de remercier Jean-Luc Outers qui vient brillamment de faire ma laudation.

Cher Jean-Luc, vos paroles m'ont profondément touché. Elles m'honorent par leur générosité et m'obligent par leur amitié. Je suis heureux que ce soit vous, compagnon de longue date et écrivain que j'estime, qui m'avez accueilli aujourd'hui parmi vous, dans cette illustre institution.

Je voudrais maintenant parler de Michel del Castillo, à qui je succède au fauteuil 37.

Mais avant d'évoquer son œuvre, il faut parler de l'homme, ou plutôt de l'enfant qu'il fut. Car, pour lui, tout s'est joué dans l'enfance. Et nous savons combien les épreuves subies dans l'enfance peuvent marquer une vie entière.

Michel del Castillo naît le 2 août 1933 à Madrid, d'une mère espagnole et d'un père français. Il naît dans une Espagne fragile, inquiète, travaillée par les tensions qui le mèneront à la guerre civile. Il meurt en France, à Sens, le 17 décembre 2024, un mois après mon arrestation, à l'âge de 91 ans, après une vie longue, dense, entièrement vouée à la littérature. Entre ces deux dates, il y a plus qu'une existence d'homme et d'écrivain : il y a un destin et une œuvre universelle qui s'installent.

Ses premières années auraient pu être celles d'un enfant ordinaire, partagé entre deux pays, deux langues, deux cultures. Il y avait là une belle promesse : celle d'une enfance ouverte, riche de ses appartenances mêlées. Mais cette promesse ne dure pas.

En 1936, la guerre civile éclate en Espagne. Michel del Castillo a trois ans. Le monde familial se défait autour de lui. Ce n'est pas seulement un événement historique ; c'est une catastrophe intime. Les repères intimes disparaissent. Les familles se disloquent. Les existences se brisent, l'avenir semble définitivement compromis.

Dans ce maelstrom, il fait la terrible expérience de l'abandon. Abandonné par son père, puis séparé de sa mère, il comprendra vite que les liens les plus fondamentaux peuvent aussi céder. Ce n'est pas une simple distance. C'est une rupture profonde, un gouffre pour un enfant. Elle installe en lui une solitude durable, qui ne cessera plus de travailler son regard, son caractère et sa sensibilité.

Ce n'est pas fini, à cette déchirure s'ajoute l'exil. Il passe d'un pays à l'autre, d'une langue à l'autre, d'un monde à l'autre. Il apprend que l'on peut vivre sans appartenir à rien, à personne, et que l'on peut traverser plusieurs univers sans être pleinement chez soi dans aucun endroit. Comment se construire, alors ?

Puis vient l'expérience de l'internement, des camps nazis, de l'Europe en guerre et de sa violence devenue industrielle. Pour un enfant, une telle épreuve ne relève pas seulement de l'histoire. Elle atteint la condition humaine elle-même. Si c'est un homme, se demandait Primo Levi. Si c'est un enfant, se demanderait-on pour lui.

Michel del Castillo n'a pas connu l'histoire de loin. Il l'a traversée dans la fragilité de l'enfance, dans la faim, dans la peur, dans la dépossession, dans cette expérience où l'être humain peut perdre jusqu'à la sensation d'exister.

On n'entre pas dans une telle épreuve sans en être marqué à jamais.

On comprend alors que son œuvre ne pouvait pas être une œuvre légère. Elle naît d'une nécessité. Elle naît d'un monde qui s'est fracassé sous ses yeux d'enfant abandonné, déplacé, livré à la violence du siècle.

Cet enfant a été gravement exposé. Gravement irradié.

Et c'est de cette exposition que tout découle.

Et pourtant, Michel del Castillo n'est pas resté enfermé dans la seule mémoire de ses blessures. Il a vécu. Il a travaillé. Il a construit. Il a connu les joies et les déconvenues de la vie ordinaire, les liens familiaux, la responsabilité d'un métier, celui de journaliste, qui l'a maintenu au contact du réel.

Il n'a pas fui le monde. Il y est resté, avec cette volonté de tenir, de faire face, de ne pas céder. Ne pas se laisser écraser par la mémoire et déposséder de sa vie.

C'est cette double fidélité, à la blessure et à la vie, qui donne à son œuvre sa profondeur.

Je me souviens de ma première lecture de *Tanguy*. Je croyais entrer dans un récit de guerre ; j'y ai rencontré une solitude sans fond, portée par un enfant qui garde les yeux ouverts lucides et innocents à la fois, devant l'effondrement du monde.

« Il n'y avait plus personne pour lui. »

Dans cette phrase, qui tourne dans le livre, tout est déjà là. Tout Michel del Castillo. Il ne dramatise pas ; il constate. Et cette retenue devient une éthique. Il oblige le lecteur à regarder sans se dérober. Il lui dit, en quelque sorte : on regarde, on tient, on ne détourne pas les yeux. Comme c'est valable aujourd'hui où on s'oblige obstinément à garder les yeux fermés, ou à ne regarder que d'un œil et pas dans la bonne direction.

Tanguy est le point de départ de son aventure littéraire. Michel del Castillo a vingt-quatre ans quand paraît ce premier roman, qui le fait connaître d'emblée et impose déjà la force de son regard.

Son œuvre ne s'arrête pas à *Tanguy*. Elle revient sans cesse vers les mêmes questions, non pour les répéter, mais pour les approfondir.

Dans *Le Silence des pierres*, la mémoire se fait lente, presque minérale. Elle ne crie pas ; elle s'incruste en profondeur. Elle dit que le passé ne disparaît jamais vraiment, qu'il demeure en nous sous des formes parfois muettes, mais actives.

Dans *Mon frère l'Idiot*, il reconnaît sa dette envers Dostoïevski : « Je suis, Fédor, l'une de tes créatures. » Cette phrase n'est pas seulement un hommage. Elle dit une filiation littéraire et morale. Dostoïevski lui a appris que l'homme est complexe, contradictoire, souvent opaque à lui-même, et qu'on ne le comprend pas en le simplifiant.

Dans *La Vie mentie*, c'est l'identité elle-même qui vacille. Le titre dit déjà beaucoup : une vie peut être traversée par le mensonge, par les silences, par les récits

imposés. Michel del Castillo revient alors à cette question centrale : comment dire vrai quand l'origine elle-même est incertaine ?

Chez lui, rien ne disparaît. Tout revient, mais transformé, repris, déplacé, comme si chaque livre ajoutait une couche nouvelle à une même enquête intérieure.

Il y a aussi l'Espagne.

Dans *Le Sortilège espagnol*, il écrit : « Avant de savoir parler... je suçais le poison de l'Espagne. » La formule est dure, mais elle est juste. Elle dit que l'Espagne n'est pas pour lui un décor, une nostalgie, une carte postale. Elle est une imprégnation ancienne, physique, faite d'amour, de douleur, de violence, de fidélité inquiète.

Dans *Le Temps de Franco*, il affronte les illusions de l'histoire. Il ne se contente pas de condamner un régime. Il observe comment un pays peut s'habituer à la peur, comment les mythes politiques se fabriquent, comment la durée finit parfois par donner aux mensonges l'apparence de l'ordre et du vrai.

Dans le *Dictionnaire amoureux de l'Espagne*, l'amour n'efface jamais l'inquiétude. Il la rend plus précise. Aimer l'Espagne, pour Michel del Castillo, ce n'est pas la couvrir d'éloges. C'est la regarder dans sa grandeur et dans ses ombres et dans ses chutes. L'Espagne lui revient comme une énigme têtue, insoluble. Il la regarde comme Tanguy regardait le monde dévasté : avec intensité, mais sans aveuglement.

Et puis il y a la filiation.

Dans *Le crime des pères*, il écrit : « On hérite des fautes comme d'un nom. » Cette phrase est essentielle. Elle dit que l'héritage n'est pas seulement ce que l'on reçoit avec gratitude. Il peut être aussi une charge, une dette, parfois une faute transmise.

Dans *Rue des Archives*, il écrit : « Depuis des années, j'enterrais ma mère. » Là encore, tout est dit avec une dureté simple. La mère n'est pas seulement un souvenir. Elle est une présence qui ne cesse de revenir, une question que le temps ne résout pas. Dans *Mamita*, cette figure maternelle revient encore. Non comme refuge, mais comme blessure et comme énigme encore plus énigmatique. Chez Michel del Castillo, la famille n'est pas toujours un abri. Elle est souvent une épreuve.

Cette question m'est familière. Je l'ai moi-même abordée dans *Le Village de l'Allemand*, en dialogue avec Primo Levi et son livre *Si c'est un homme*, si proche de *Tanguy* par son interrogation sur ce qui, dans l'homme, résiste encore quand tout est fait pour le détruire.

Je l'ai abordée aussi, autrement, dans *Rue Darwin*, roman autobiographique, où je tente de remonter l'histoire familiale, ou plutôt son évolution, au sens darwinien du terme, entre deux mondes et deux cultures qui n'ont pas fini de se faire une guerre viscérale, de ces guerres mystiques quand deux religions prosélytes se rencontrent et doivent cohabiter.

Il est des moments où la transmission se brise. Il y a alors un mur sur le chemin. Je pense à la guerre civile qui a endeuillé l'Algérie durant la décennie noire, celle des années 1990, quand le monde, sidéré par tant de violence et de cruauté, se posait cette question terrible : « Qui tue qui en Algérie ? »

Ce qui se transmet alors n'est plus une mémoire, mais une fracture : la fracture d'un pays travaillé et dévasté par une idéologie totalitaire, l'islamisme, qui a donné naissance, dans le fracas, à deux mondes fondamentalement opposés, anthropologiquement dissociés, que rien ne semble plus pouvoir unir.

Michel del Castillo était espagnol par naissance, français par écriture.

On ne change pas de langue innocemment. Une langue adoptée oblige parfois plus qu'une langue héritée. Je le sais. Je me sens plus obligé en français qu'en berbère, ma langue héritée, que je n'ai d'ailleurs jamais vraiment apprise, parce qu'elle fut, et l'est encore, tenue à l'écart des institutions algériennes.

Michel del Castillo était espagnol et français, mais au regard de son parcours, il était aussi un être universel. La douleur, qui fut l'un de ses grands sujets d'écrivain, est partout la même, même si elle prend des visages différents selon les pays, les langues et les histoires.

Il a trouvé dans la langue française un plus, je ne sais quoi, une forme, une tenue, une clarté particulière. Elle lui a permis de donner un ordre à ce que la vie avait dispersé et obscurci. La France n'a pas été pour lui seulement un refuge, mais un lieu de refondation.

Et là, je le comprends profondément. Le français fut pour lui, comme il l'est pour moi, une langue conquise. Je l'ai conquise comme elle m'a conquis.

Kateb Yacine, probablement le plus grand écrivain algérien, disait que le français était pour l'Algérie indépendante un butin de guerre. Un butin à préserver, à faire fructifier. La formule est restée célèbre. Elle dit la violence de l'histoire, mais elle dit aussi autre chose : une langue peut être arrachée à la domination pour devenir un instrument de liberté.

Le français nous a donné, à Michel del Castillo comme à moi, comme à Kateb Yacine, une manière d'habiter lucidement le monde, avec la distance nécessaire, que le français permet grâce à sa nature éminemment rationnelle.

Michel aurait pu céder à la haine. Mais il a compris que la haine fatigue. Elle fatigue l'individu, elle fatigue les peuples, elle fatigue les civilisations. Elle ronge de l'intérieur ceux qui croient s'en nourrir et en tirer des forces.

Il a choisi la lucidité. Une lucidité forte, exigeante, presque physique. Elle ne console pas, mais elle protège de l'aveuglement.

Mes chers compagnons,
Mesdames et Messieurs,

Il existe des écrivains qui cherchent l'approbation et l'acclamation. Il en existe d'autres qui cherchent la justesse, quitte à en payer le prix.

Michel del Castillo appartenait à cette seconde famille.

En le lisant, j'ai reconnu une inquiétude proche de celle de Camus : l'inquiétude d'un homme qui aime la vie, qui en connaît la beauté, mais qui sait aussi que le monde peut sans raison devenir absurde et violent.

J'ai reconnu aussi une morale tenue qui sait surmonter toutes les tentations, toutes les lamentations.

Dans un temps comme le nôtre, où tout se simplifie, où tout se durcit, où l'on juge vite et souvent mal, Michel del Castillo introduit de la complexité. Il ne flatte ni la victime ni le juge. Il oblige à regarder le réel sans faiblesse.

La littérature ne sert pas à embellir le monde ou à l'enchanter. Elle n'est pas la politique. Elle permet de regarder le monde en face.

Il semble que ce fauteuil 37 appelle des écrivains qui ont connu la fracture et qui ont cherché, par la lucidité et le courage, à la dépasser. Non pour l'oublier, non pour la nier, mais pour ouvrir une voie : celle de la maîtrise de son destin.

L'Académie célèbre la langue comme l'une des premières richesses de l'homme. Mais elle défend aussi, et peut-être surtout, la liberté de penser, donc la liberté de choisir, en toutes circonstances.

Michel del Castillo a écrit pour rester debout.

Puissions-nous continuer à écrire et à vivre debout.

C'est la seule posture digne pour l'homme.

La littérature n'est pas un luxe. Elle est une conscience. Peut-être offre-t-elle aussi ce supplément d'âme dont un individu, une communauté nationale, et l'humanité entière, ont besoin pour ne pas se perdre.

En m'accueillant parmi vous, vous ne m'offrez pas un repos, loin de là. Vous m'imposez une mission et une vigilance : veiller à notre langue, le français.

À « l'immortelle », comme on dit sous la Coupole à Paris.

Je vous remercie.

Copyright © 2026 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer ce discours :

Boualem Sansal, *Discours de réception. Séance publique du 25 avril 2026 [en ligne]*, Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2026. Disponible sur : <www.arllfb.be>